

Après demain, pendant toute la journée, je penserai bien à toi, à ton bonheur, à ton avenir, je demanderai ce dont tu as besoin, et ainsi je redoublerai en moi cette vive amitié fraternelle qui unit nos âmes comme la naissance unit notre chair, et qui nous unira ainsi non seulement pendant cette vie, mais pendant l'éternité. Que ce jour de fête soit pour nous un jour de joie, mais aussi un jour de réflexions sérieuses ; les années s'écoulent et ne reviennent pas ; tâchons-donc de les employer de telle sorte que nous n'ayions pas à en déplorer la perte.

Je te prie, mon ami, de bien embrasser pour moi mon père et ma mère ; tâche de leur faire oublier mon absence. Je voudrais bien être auprès de vous pour vous embrasser et rire un peu. Cette petite fête me ferait du bien, non que je sois malade ni triste, mais parce que je ne suis jamais si heureux que dans ces petites réjouissances de famille. Jouissez de votre bonheur, Monsieur le prédestiné, et aimez un peu un frère qui est réduit à vous embrasser par lettre, du fond de l'exil où il est confiné.

Dis à mon père, mon cher enfant, que j'ai écrit à M. Raison pour sa fête. Depuis sept mois qu'il est parti, nous ne lui avons pas encore écrit, et en effet, nous ne devons pas nécessairement le faire, mais nous avons voulu, Bonnel et moi, faire acte de reconnaissance à cette époque un peu plus solennelle. Bonnel me charge de te faire ses amitiés ; c'est un bien aimable garçon, mais je tremble pour sa licence dans un mois, et s'il ne réussit pas, il faudra quitter l'école ; ce qui serait bien fâcheux ; Songeon n'a plus envie de concourir et il ne peut passer ses examens de droit. Vois mon ami ce que c'est que d'être inconstant. Il a beaucoup de moyens, d'esprit, de facilité à parler.

Mon cher ami, on sonne une conférence, force est d'y aller.
Adieu et mille baisers.